PAUL MORAND

VENISES

L'IMAGINAIRE
GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1971.*

Extrait de la publication

Paul Morand est né en 1888 à Paris, rue Marbeuf, sur l'emplacement du célèbre Bal Mabille. Les Sciences politiques et Oxford le conduisent au concours des Ambassades. Il est reçu premier. Sa carrière diplomatique est allée de pair avec une carrière littéraire très féconde : plus de cinquante ouvrages. Paul Morand, qui excelle dans la nouvelle, a été un des premiers chantres de la vie moderne, du cosmopolitisme, des voitures de course, du jazz, des voyages. Il a été élu à l'Académie française en 1968. Il est mort en 1976.

Extrait de la publication

I

Le palais des Anciens

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Toute existence est une lettre postée anonymement; la mienne porte trois cachets : Paris, Londres, Venise; le sort m'y fixa, souvent à mon insu, mais certes pas à la légère.

Venise résume dans son espace contraint ma durée sur terre, située elle aussi au milieu du vide, entre les eaux fœtales et celles du Styx.

Je me sens décharmé de toute la planète, sauf de Venise, sauf de Saint-Marc, mosquée dont le pavement déclive et boursouflé ressemble à des tapis de prière juxtaposés; Saint-Marc, je l'ai toujours connu, grâce à une aquarelle pendue au mur de ma chambre d'enfant : un grand lavis peint par mon père, vers 1880 — bistre, sépia, encre de Chine —, d'un romantisme tardif, où le rouge des lampes d'autel troue les voûtes d'ombre dorée, où le couchant vient éclairer une chaire enturbannée. De mon père, je possède aussi une petite huile, une vue de la Salute par temps gris, d'une rare finesse d'œil, qui ne m'a jamais quitté.

« C'est après la pluie qu'il faut voir Venise », répé-

Extrait de la publication

tait Whistler : c'est après la vie que je reviens m'y contempler. Venise jalonne mes jours comme les espars à tête goudronnée balisent sa lagune; ce n'est, parmi d'autres, qu'un point de perspective; Venise, ce n'est pas toute ma vie, mais quelques morceaux de ma vie, sans lien entre eux; les rides de l'eau s'effacent; les miennes, pas.

Je reste insensible au ridicule d'écrire sur Venise, à l'heure où même la primauté de Londres et de Paris n'est plus qu'un souvenir, où les centres nerveux du monde sont des lieux sauvages : Djakarta, Saigon, Katanga, Quemoy, où l'Europe ne se fait plus entendre, où seule compte l'Asie; Venise l'avait compris, installée à ses portes, pénétrant jusqu'en Chine; c'est à Marco Polo que Saint-Marc devrait être dévoué et non le contraire.

A Venise, ma minime personne a pris sa première leçon de planète, au sortir de classes où elle n'avait rien appris. L'école ne me fut qu'un long ennui, aggravé de blâmes, mérités; si l'encre me restait aux doigts, rien ne me restait dans la tête; les livres, quel poids! Transporter le Quicherat des Champ-Élysées à ce Monceau que nomment plaine ceux qui n'ont pas gravi chaque matin la rue de Courcelles, cassait mes épaules étroites de citadin. Le macadam était dur à mes pieds; je pensais déjà à Venise, j'entendais célébrer cette ville-nénuphar, où chaque rue était la Seine.

Les auteurs classiques ne me parlaient pas; ils avaient écrit pour un autre monde, pour les courtisans de Versailles, ou pour les professeurs; rien, chez nos

grands auteurs, ne m'intriguait, ne m'attachait, ne me scandalisait; quel rapport entre les Atrides au masque d'or que Schliemann venait d'exhumer, et les Atrides emperruqués du XVIIe siècle? Commencer la vie par *Bérénice!* Aimer *Bérénice* à treize ans! Il m'aurait fallu d'abord aimer quelqu'un qui aimât Racine; qui m'expliquait ce Racine, ce cœur de femme enté sur un corps d'homme? Personne ne me donnait la clé des mots, dont un sur deux signifiait autrement qu'aujourd'hui; j'allais du contrecœur au contresens : la gloire? la raison d'État? un roi qui pleure? les nuances, ce ne sont pas des jouets pour les enfants. Comment une femme peut-elle être à la fois douce et violente? Dans Shakespeare, au contraire, dans ses crimes, dans ses spectres, j'entrais de plain-pied en écoutant Marcel Schwob et mon père, qui traduisaient ensemble *Hamlet* pour Sarah Bernhardt — traduction infiniment plus savoureuse que celle de Gide —, chercher sous l'anglais quelque vieux mot français, comme on retrouve un primitif sous le repeint tardif. Shakespeare, immense guignol où tout, au lieu d'être coupé en quatre, était concilié, surmonté.

Je n'ai jamais appris la grammaire [1]; pas de quoi se vanter, mais il me semble que si je l'apprenais aujourd'hui, je ne pourrais plus écrire; l'œil et l'oreille furent mes seuls maîtres, l'œil surtout. Bien écrire, c'est le contraire d'écrire bien. « Il n'y a pas assez de mots pour exprimer ce que je pensais... » : c'est qu'au lieu de penser, vous

1. Faisant de la prose sans le savoir, je découvrais *la grammaire implicite*, le fin du fin d'aujourd'hui.

Extrait de la publication

cherchiez des mots; c'est aux mots à vous chercher, à eux de vous trouver. On doit pouvoir dire de n'importe laquelle de vos phrases : « C'est son père tout craché. » Un écrivain doit avoir sa propre longueur d'onde.

La philosophie de ma jeunesse n'était que l'annexe d'un triste hôpital psychiatrique; la géographie ne m'offrait qu'un catalogue de golfes et d'îles, un inventaire de cimes et de fleuves, un répertoire de pics aussi dénudés que les montagnes de la Lune; il semblait qu'aucun homme n'y eût jamais habité; quant à l'Histoire, ses cassures artificielles, ses fameux « tournants », l'arbitraire découpage de ses règnes m'interdisaient d'y rien voir que des batailles, ou des traités destinés à préparer de nouvelles batailles.

Ce qui me frappe, en prenant long recul, ce sont les omissions bizarres, les silences, tendancieux peut-être, du premier enseignement que je reçus. On me cachait la préhistoire, la Bible, Byzance, la Chine, l'Extrême-Orient, les États-Unis, la Russie, les religions, la musique; je sortis du lycée n'ayant connu ni les noms, ni les périples, des voyageurs illustres, ignorant tout de la géographie économique, de l'histoire de l'Art, de la biochimie, de l'astronomie; n'ayant lu ni Montaigne, ni Hugo, ni Baudelaire, ni les poètes Louis XIII, ni Dante, ni Shakespeare, ni les romantiques allemands, etc. Colonna d'Istria, mon professeur de philosophie, que passionnaient les maladies de la volonté, leur consacra six mois sur neuf, expédiant ensuite en quelques heures logique, morale, métaphy-

sique et histoire de la philosophie; aux Sciences Po, Émile Bourgeois nous fit sommeiller deux ans sur le poussiéreux secret du Roi. Qui était responsable de ces lacunes ubuesques que la vie n'a pu combler, de cet enseignement étriqué, coincé entre le brevet primaire et l'agrégation, de ce paysage plein de trous où je sautais à cloche-pied : les programmes, les professeurs, ou mon défaut d'application et d'intelligence?

Je n'avais faim de rien.

On a peine à me croire quand je dis ma nature sauvage, resserrée. A ce pessimisme originel l'éducation est venue ajouter celui de mon entourage, celui des livres de la bibliothèque familiale : le Renan d'après la défaite, Schopenhauer, Zola, Maupassant, Huysmans, leurs grincements de dents, leur rire noir.

J'ai été un fils unique, un enfant solitaire, à qui son père enseigna, comme premier adage, le très mériméen : *Souviens-toi de te méfier*[1] ou *Tes amis peuvent être un jour tes ennemis*, un père dont la philosophie se résumait à ceci : « Le Créateur a raté ce monde-ci; pourquoi aurait-il réussi l'autre? tout a été manqué, le sera toujours. Il n'y a que l'Art qui ne mente pas. »

Ceci explique un fond alarmé, renfermé, sinon farouche, du moins se livrant peu, insociable, pas chaleureux, cette moue de mes quinze premières années; mon enfance n'a pas été cet émerveillement précoce en face du monde extérieur qu'il fut pour la plupart des écrivains, de Gide à Alain-Fournier, de Proust à Montherlant. Je suis resté sur mes gardes. D'où mon retard à exister.

1. Ou encore : *Défiance quand tu ne connais pas, méfiance quand tu connais.*

Extrait de la publication

J'ai toujours ressenti l'enfance comme un état inférieur. J'étais sage, habitué à l'immobile, respectant l'économie, vertu théologale. J'arrivai à l'âge d'étudiant sans avoir rien aimé, rien compris, rien vu, rien senti. La vieillesse est-elle réservée aux grandes découvertes?

Venise, c'est le décor du finale de ce grand opéra qu'est la vie d'un artiste : Titien s'y éteint après sa *Déposition*, le Tintoret avec *San Marziale*, Verrochio avec le *Colleone*. Une consolation, on y vit vieux : Giovanni Bellini à quatre-vingt-six ans, Longhi à quatre-vingt-deux, Guardi à quatre-vingt-un.

Est-ce la destinée, ou est-ce ma faute : j'arrive toujours quand on éteint; dès le début, c'était terminé; j'ai vu la fin du XIXe siècle; celle d'un enseignement secondaire qui durait depuis toujours (1902); celle du service d'un an (1906); la disparition de l'or (1914); j'ai vu mourir plusieurs républiques et un État; et deux empires expirer; sous mes yeux disparut un troupeau de renommées solides ou déraisonnables, et quelques gloires. Je suis voué à ce qui finit; ce n'est pas seulement le fait d'un grand âge, mais d'une fatalité dont je sens le poids.

Je suis veuf de l'Europe.

De mon père, j'ai le physique, en plus robuste; et presque tout le reste. Ma vitalité vient de plus loin. L'aimais-je, ou moi en lui? Je n'arrive pas, même aujourd'hui, à faire le départ. Tout enfant, j'avais le sentiment que mon existence dépendait de lui, que, s'il disparaissait, la maison s'écroulerait.

Quand les grands hommes célèbrent leurs mères, ils nous les décrivent comme des êtres d'exception, des athlètes victorieuses dans des championnats de dévouement, battant des records d'abnégation, des monstres de grandeur, des phénomènes de bonté. Ma mère était tellement unie à mon père, tellement lisse d'âme, si contenue, si parfaitement chrétienne qu'elle eût détesté qu'on la proposât en exemple. Janséniste, mais avec tant de grâce! Sa patience, sa tolérance, son égalité d'humeur lui ôtaient du relief, mais faisaient d'elle un foyer à température constante. La douceur de ses vertus, sa réserve, ses qualités morales ne défiaient personne, ne s'offraient pas en exemple, comme la mère d'un Proust ou celle d'un Gide; sa culture était sans citations, ni juive, ni protestante, faite pour la religion, le pays, la classe où elle était née, en plein Marais. Elle s'habillait d'étoffes très souples, qu'on nommait alors *kasha*, dont les beiges amortis comme le blond de ses cheveux n'étaient relevés que par les gants noirs ou le voile de mousseline noire qui partait de son chapeau pour s'entourer autour de son cou.

J'étais incroyant, autant pour imiter mon père que pour chagriner mon adorable mère et m'élever au rang d'homme; les hommes de ma famille allaient après la messe à la rencontre de leur épouse, mais s'arrêtaient au seuil de l'église. C'était une irréligion d'État silencieuse, sans anticléricalisme, mais fort radicale. Je n'arrivais pas à comprendre le catéchisme, dialogue qui me coupait la parole sans répondre aux questions que je voulais poser. Ce n'était pas l'inconnu qui me dépay-

Extrait de la publication

sait dans la religion, mais bien ce qu'on m'en faisait voir, un Orient lointain, avec ses rois barbus, en sandales et robes, les femmes en pantalons bouffants, ses citernes, son pain sans levain, ses ânes, ses palmiers, ses noms hébreux, ses circoncis, les calebasses attachées au bâton de ces anachorètes vus sur les vitraux de Saint-Philippe-du-Roule, église triste où les messieurs bien manifestaient à la sortie contre le gouvernement, leur haut-de-forme « huit reflets » au bout de la canne, conspuant les Juifs, sans voir qu'ils étaient, eux, les vrais Pharisiens.

A dix-sept ans, j'ouvris la fenêtre; l'air du stade entra; l'herbe élastique, la cendrée des pistes, la boue du rugby où tant de statues instantanément se sculptent dans la boue, les plongeoirs de rares piscines, les épées résonnant sur les coquilles dans les salles d'escrime... Soudain, c'était vivre! Jusque-là, j'avais avancé comme un automate remonté par une main inconnue; à ce sommeil vertical je n'échappai que par l'exercice, grâce à quoi je compris qu'on ne vit qu'une fois et qu'il faut y apporter toute l'attention possible.

L'énergie musculaire éveilla la force de l'esprit; l'effort, le travail, devenaient soudain amusants; je cadençai mes gambades; l'économie de la respiration m'imposa l'horreur du discours; j'appris que la douceur pouvait s'accommoder de la dureté des muscles; ce qu'auraient dû m'enseigner l'éducation, l'instruction religieuse, la culture civique, c'est par l'étrange détour du sport que j'y eus accès; j'acceptai la loi, je découvris la conscience collective, le goût de l'équipe, l'amour du

Extrait de la publication

prochain dont personne ne m'avait parlé. Je n'avais jamais vu le devoir que sous sa forme abstraite, rébarbative; le sport me l'a fait sentir, vivre, aimer; je compris qu'on doit passer le ballon.

Ce n'est pas en France qu'il faut avoir vingt ans, cette belle patrie ne se prête pas aux coups de foudre; qui m'expliquait comment aimer sa patrie, ni même que j'en avais une? J'aimais les miens, ma ville, ma classe, mon quartier, ma maison; ma patrie, en 1900, c'était l'univers. On considérait alors comme impensable et même impudique d'avoir à commenter cette chance d'être né en France; qui donc aurait l'idée de naître ailleurs? La survivance miraculeuse de mon pays à travers les siècles allait de soi, par don divin; d'ailleurs la patrie, cela venait de trop servir aux « canailles de l'État-Major »; le Théâtre-Libre, la Sorbonne, les romans naturalistes veillaient à ce que cela ne recommençât pas. La France était si forte, si unique, si immense, couvrant de rose les doubles pages des atlas, qu'elle n'avait pas besoin qu'on l'aimât : aimer quelqu'un, c'est trembler pour lui : cette France que le monde prenait sous sa protection, étayée à droite par le tsar, s'appuyant à gauche sur Édouard VII, rien ne pouvait lui arriver; il n'arrive rien aux riches. Morale mignonne du XIXe siècle où le centre de l'univers était la Terre, celui de la planète, l'Europe, avec Paris comme moyeu; autant de noyaux faits pour soutenir la pulpe d'un fruit sans pareil offert par Dieu à l'humanité : la France.

Je me rends compte de ce que cet état d'esprit peut

avoir, aujourd'hui, de surprenant; le misérabilisme se portait peu en 1900. J'entendais, hier, à Genève, Marcuse dénoncer le bonheur « comme objectivement réactionnaire et immoral »; le bonheur du début du siècle était radical, avec ses restaurants à trois francs et sa foi dans le progrès. C'était une époque heureuse, où personne n'avait mauvaise conscience, où ceux qui avaient mal ne criaient pas. Le mot de *culpabilité*, on ne le trouve pas dans les vieux dictionnaires; les démocrates-chrétiens commençaient à peine à enter le remords social sur les repentirs de la religion. Je ne pensais qu'à m'amuser en m'instruisant, ce qui, dès la sortie du lycée, fut pour moi une seule et même chose. Les États faisaient semblant d'exister, mais ils n'existaient guère; aucune araignée, au centre, ne télécommandait les mouches captives; les percepteurs n'avaient que la figure inexpressive de l'impôt indirect. Un passeport, on ne l'exigeait que chez le tsar. Mes journées étaient vides, sans rendez-vous, autant dire sans heures perdues. Il y avait de l'air entre les êtres (inimaginable à notre époque qui publie — ce qui est un comble — un *Guide des villages abandonnés*); aucune « pression démographique »; les partis politiques étaient des cercles de province; aucun souci, aucune échéance; la caserne, les concours d'État, ce serait pour plus tard. Le temps ne valait rien, richesse sans cotation, comme le soleil ou l'oxygène. Notre monnaie gardait son pouvoir d'achat qui n'a baissé qu'à partir de 1918, date où dominèrent dans l'administration les inspecteurs des Finances; elle n'a cessé, depuis lors, par une curieuse

Extrait de la publication

PAUL MORAND

VENISES

Pluriel singulier... Ils sont deux, Venise et l'auteur. Soixante ans, et plus, d'une union sans nuages. Venise fut toujours fidèle, et lui à Venise. *Venises* n'est pas un portrait de ville ; c'est le portrait d'un homme, dans mille Venises : un homme qui n'est pas seulement un auteur. « Le mérite de ces pages, dit Morand, c'est d'être vécues ; leur réunion, c'est une collection privée, sinon mon musée secret ; chacune présente un jour, une minute, un enthousiasme, un échec, une heure décisive ou une heure perdue. Cela pourra être revécu, récolté par d'autres, par moi jamais plus. »

9 782070 245598 83-X A 24559 ISBN 2-07-024559-4

Extrait de la publication